

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 42

Artikel: Une noce de village : (tableau des moeurs du canton d'Argovie) : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180510>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Que tous nos amis veuillent bien y réfléchir, et pour peu qu'ils s'y prêtent, le *Congrès des patois* deviendra une réalité.

L. F.

Une noce de village.

(Tableau des mœurs du canton d'Argovie.)

IV

En s'exprimant ainsi, la pauvre mère essayait de se rassurer elle-même; mais ce ne fut qu'après des heures d'angoisses et après s'être bien raisonné à elle-même, qu'elle parvint à s'assoupir. Et encore quel sommeil! Elle rêva qu'elle était éveillée, dans son lit, à côté duquel se trouvait le berceau de Christian. Elle vit, en songe toujours, entrer sa belle-mère; elle voulut se mettre devant le berceau pour empêcher la sorcière d'approcher, mais elle ne put remuer un membre et resta comme pétrifiée. La belle-mère se baissa, lentement et d'un air moqueur, vers le berceau; elle appliqua ses lèvres sur le cœur de l'enfant, dans l'intention de lui ôter le souffle de la poitrine. Meilé, toujours dans son rêve, entendit le petit râler. Elle voulut crier au secours, mais la voix lui resta au gosier. Malgré ses efforts convulsifs, elle ne put amener aucun son sur ses lèvres. Il lui sembla que le râlement devenait de plus en plus faible... la mort s'approchait du jeune cœur.

L'angoisse de Meilé était excessive. Elle fit un effort suprême et parvint à crier: « Christian! » Alors, réveillée par sa propre voix, elle se trouva baignée de sueur. Le soleil du matin, passant par la fenêtre, inondait la chambre. Christian, d'une voix triste, demanda à Meilé: « Qu'as-tu? » Il était déjà, tout habillé, près du berceau de l'enfant, qui continuait à dormir d'un sommeil profond. — « Oh! j'ai fait un rêve terrible, » dit en soupirant Meilé, qui jeta ses yeux sur le berceau, puis regarda Christian avec une figure bouleversée par la terreur. Christian répondit à ce coup d'œil en montrant à Meilé son visage baigné de larmes, après quoi il se hâta de sortir.

L'enfant, qui, hier encore, avait tout l'éclat et toutes les couleurs des roses, gisait là, pâle comme une figure d'ange en cire blanche, seulement, sur chaque pommette se trouvait une tache rouge, circonscrite, comme si quelqu'un eût embrassé l'enfant trop fort. C'étaient les mêmes signes, le même sommeil persistant qui avaient marqué le début de la maladie dont les autres enfants étaient morts.

Lorsque Christian rentra, il trouva Meilé agenouillée près du berceau et priant avec ferveur. — « Je vais chez le docteur, » dit-il.

— Il le faut bien, mais...

— A la garde de Dieu, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir!

— Mais tu ne comptes pas sortir sans rien prendre?

— Il me serait absolument impossible d'avalier quoi que ce soit! Adieu! Et Christian, franchissant la porte, disparut.

Au dehors la nature, dans sa toute magnificence, étalait toutes les beautés, toutes les richesses, d'une superbe matinée de printemps. Une végétation touffue, d'un vert tendre, annonçait, dans les prairies et dans les champs, un été des plus riches. La sève, pleine de vigueur, gonflait toutes les plantes. Les cerisiers qui bordaient le chemin, balançaient gracieusement, vers l'azur du ciel, leurs branches chargées de guirlandes de fleurs. Au-dessus de cette terre dont les passions et les superstitions humaines ont fait un séjour si lugubre, plane l'œuvre immuable, œuvre de lumière, de chaleur, d'harmonie, qui nous dit ce qu'était originellement la création, ce que devait être l'existence de l'homme, si l'orgueil et l'avarice de ce dernier n'eussent pas défiguré l'œuvre du Créateur. Mais enfin, l'œuvre sublime reste là pour nous inviter à élever nos cœurs et nos pensées au-dessus des choses ordinaires. Et dans ce beau ciel bleu se trouvent écrits en caractères ineffables les mots *amour! avenir! éternité!*

— « A quoi me servent tous ces biens? Que m'avancent toutes ces richesses? » se dit en lui-même Christian, jetant un coup d'œil plein d'amertume sur ses vastes propriétés. « Pour qui ai-je à semer et à récolter? Plût au ciel que je fusse, moi-

même, mûr pour la grande moisson d'hommes, que la mort fait chaque année sur la terre! »

Absorbé dans ces sombres pensées, Christian s'engagea dans le chemin qui monte la forêt pour se rendre dans la bourgade où se trouve le médecin, de l'autre côté de la colline. Depuis longtemps, plongé dans ses méditations, il parcourait les sombres allées du bois, lors qu'une voix, qui le fit ressauter, le tira subitement de sa pénible rêverie.

— « Eh! comment vous trouvez-vous ici, de si grand matin? Bonjour, paysan de la Halde, où donc allez-vous ainsi? »

Celui qui s'adressait en ces termes à Christian était le vieux pionnier du Steinigberg.

— « Je vais chez le docteur! » répondit Christian en lui rendant son salut.

— Ah! chez le docteur!... Vous avez un malade! Mais vous vous êtes entièrement égaré.

Christian, étonné, regarda autour de lui; il se trouvait dans un des coins les plus sombres de la forêt; les rochers noirs de mousse formaient, devant lui, un amphithéâtre qui lui barrait le passage; le bruit lointain de la cascade, joint au frémissement des arbres, donnait à une telle rencontre, et en tel lieu, quelque chose de frappant, surtout dans la situation d'esprit où se trouvait Christian.

— « Vous n'avez pas besoin de retourner sur vos pas » poursuivit le pionnier; « je vais vous montrer un sentier qui abrège la distance. Venez avec moi! »

Le pionnier était un vieillard vigoureux, comme le témoignaient sa chevelure et sa barbe qui, au lieu d'être blanches, étaient gris de fer. Cet homme avait passé sa vie entière dans les bois. Christian lui raconta ses chagrins causés par la maladie et la mort de ses chers enfants.

Tandis que Christian parlait, en trébuchant dans le sentier, son compagnon au pas ferme, et qu'on eût presque pris pour le génie de la montagne, l'écoutait attentivement et réfléchissait beaucoup.

(A suivre.)

FABLLA.

Lè Maidzo.

Lo maidzo Tàn-pi allavè veirè on malado
Ke vesitavè assebin son confrère Tan-mi.
Cé derrai espérvé, kan bein son cameradó
Sotegniat ke lo malado audrai veirè sè dévanki.
Tut dou s'étain trová differein por la cura,
Lau malado pahia lo tribu à natura,
Apri k'ein sè consei Tan-pi z'au éta acutà,
le gagnéran oncora su sta maladi.
L'on desai: L'è moua: ie l'avai bein prévu:
S'ie m'z'au acutà, desai l'autro, ie sarai plein de via.
Bonvillars, le 18 janvier 1869.

F. MALHERBE, médecin.

Cours de mythologie, ou les religions païennes, au point de vue de la révélation, par *Fréd. Troyon*. — Lausanne, G. Bridel, éditeur. — Prix: 1 fr. 20 c.

Nul n'était mieux qualifié que M. Troyon pour parler de l'antiquité. Son petit cours de mythologie est traité de la manière la plus attrayante; point de longueurs, point de détails inutiles sur les fables de l'antiquité; absolument ce qui est nécessaire pour se former une idée suffisante des religions primitives. On lit en entier ce petit ouvrage avec un intérêt soutenu et un vrai plaisir, tant l'exposé est simple et clair. C'est un résumé fort bien fait, qui supplée à la lecture de nombreux ouvrages sur la matière, trop souvent obscurs dans leurs détails.

Ce cours donné par M. Troyon dans un pensionnat de demoiselles, a été publié à la demande du comité de l'Ecole supérieure des jeunes filles de Lausanne. L. M.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.